

que le prince résida lorsqu'il vint en France au moment de la fusion.

Il ne me reste plus qu'à essayer de terminer gaiement cette correspondance. Pourrais-je trouver mieux qu'une chanson, et une chanson chantant un des produits de votre sol ? Je ne le pense pas.

Deux lignes de préface, cependant, pour expliquer ces couplets. La France fut autrefois le pays des troubadours et des trouvères, comme vous savez. Les œuvres poétiques de ces bohèmes de l'art jouirent d'une grande vogue tant dans le midi que dans le nord. Eh bien ! de nos jours, afin d'honorer ces poètes oubliés et de cultiver encore la muse qu'ils servirent, et cela dans l'idiome local, langue d'oc et langue d'oïl, il s'est formé, à Montpellier, en Languedoc, et à Caen, en Normandie, deux sociétés poétiques qui, chaque année, célèbrent des fêtes, accompagnées d'un tournoi poétique, à la suite duquel on couronne les vainqueurs. La Société provençale a pour nom : la *Cigale* ; la Société normande : le *Pommier*.

Cette année, le *Pommier* a invité la *Cigale* : l'on a chanté l'arbre aux fleurs de neige et sa blonde sève, le cidre.

M. Henri de Bornier, l'auteur de la belle pièce : la *Fille de Rolland*, Normand de bonne et forte race, a invité la *Cigale* par ces jolis vers :

Viens, la chanteuse provençale,  
Sans redouter un ciel brumeux  
Viens voir au plafond de la salle,  
Jaillir le bon cidre écumeux ;  
Le cidre est la gaieté de l'homme  
Qu'il vienne d'Auge ou de Fécamp ;  
Viens, *Cigale*, sœur de la *Pomme*,  
Les cigaliers s'en vont à Caen !  
Viens, je n'ai pas la Vénus d'Arles,  
La brune aux regards pleins d'éclairs  
Dont le silence même parle,  
Mais j'ai les blondes aux yeux clairs...

M. Amédée Tissot, bibliothécaire de la ville de Lisieux, a remporté le deuxième prix du concours, pour la charmante pièce que voici. C'est la *Marseillaise normande* :

On a souvent chanté la vigne,  
On a célébré le raisin ;  
Sans doute, à cet honneur insigne  
Ils ont droit, puisqu'ils font le vin.  
Je trouve bon qu'on les renomme,  
Mais je crois, sans les humilier,  
Qu'on peut aussi chanter la pomme  
Et le pommier.

Le pommier, c'est de la science  
L'arbre fécond et glorieux.  
A son ombre, avec patience,  
Laplace nous décrit les cieux ;  
D'Urville interroge la sphère ;  
Newton s'éveille, et, le premier,  
Surprend un secret à la terre  
Sous un pommier.

Sous un pommier, le grand Corneille  
Évoque ses mâles héros ;  
Malherbe naît ; Boieldieu veille ;  
Le Poussin saisit ses pinceaux ;  
Bérat fredonne son idylle,  
Et l'on sait qu'un pauvre ouvrier  
Créa le joyeux vaudeville  
Sous un pommier.

Il est un peuple qu'on renomme  
Pour sa vaillance et sa fierté,  
Qui rêve dans une pomme  
L'emblème de sa Liberté.  
C'est la Suisse ! — Sa délivrance  
Apprend à l'univers entier  
Qu'on trouve aussi l'indépendance  
Sous un pommier.

Il ne manque qu'une chose à la perfection de ce petit poème, un couplet en l'honneur de vos *fameuses*. Mais vous avez chez vous assez de poètes pour réparer cet oubli.

A. ACHINTRE.

### AVIS IMPORTANT

Des abonnés nous écrivent pour se plaindre de ne pas recevoir leurs numéros. Ces omissions ne sont pas le fait de l'administration, car un contrôle sérieux a lieu à l'expédition de chaque numéro. Elles viennent certainement de la poste, où les numéros sont égarés, les bandes déchirées, etc. Nous avons adressé déjà des réclamations : nous les renouvelerons, et nous prions nos abonnés de ne pas nous attribuer les ennuis qu'ils éprouvent et que nous voudrions pouvoir leur épargner.

### LES ENTORSES A LA GRAMMAIRE

Nous ne répondrons, aujourd'hui, que très-imparfaitement à notre titre, attendu que les fautes de langage que nous allons relever ne sont pas signalées par les grammairiens.

C'est probablement pour cette raison, du reste, que ces fautes sont si fréquentes ; et c'est aussi pour cette même raison qu'il est utile de les dénoncer.

On dit très-souvent : " Du moment que " au lieu de : " Du moment où "

C'est un tort. " Du moment que " est à peu près le synonyme de " puisque " et se rapporte avant tout au fait lui-même.

" Du moment où " correspond à : " depuis que " et se rapporte à l'époque où ce fait a eu lieu.

Ainsi, l'on dira, d'une part :  
" Du moment que Jeanne me trompe, je ne vois pas pourquoi je lui serais fidèle."

Et l'on devra dire d'autre part :  
" Du moment où j'ai su que Jeanne me trompait, je me suis empressé de lui rendre la pareille."

Autre exemple :  
1o. " Du moment que certains personnages volent, dans un cercle, comment peut-on s'étonner que des malheureux nous fassent le mouchoir, dans la rue !"

2o. " Du moment où j'ai appris que M. X... faisait la coupe, j'ai renoncé au dangereux honneur de faire sa partie."

\* \*

Presque tout le monde dit, faute d'y avoir réfléchi :

" Je suis monté en chemin de fer."  
— " J'ai manqué le chemin de fer."  
Mais le " chemin de fer " est une *voie* et non une *voiture* !

On ne peut donc pas plus se servir de ces expressions qu'on aurait pu dire autrefois :

— " J'ai manqué la grande route."  
— " Je suis monté en chemin vicinal."  
Il est bien clair qu'il faut dire (et ce n'est vraiment pas bien difficile) :  
— " J'ai manqué le train."  
— " Je suis monté en wagon."

\* \*

On dit aussi très-fréquemment :  
" Il se promenait, les mains derrière le dos."

Que veut-on exprimer quand on se sert de cette locution ? que la personne dont on parle avait les mains *sur* le dos ou " derrière elle."

Il faut donc dire, pour rendre vraiment sa pensée :

" Il se promenait, les mains *derrière* lui ; " ou : " les mains *sur* le dos," attendu que le derrière du dos — c'est la poitrine.

\* \*

M. le comte de B..., qui est loin d'être un ignorant, disait dernièrement dans son salon, en parlant d'un de nos avocats les plus célèbres :

— Oui, en avançant ce fait, l'avocat de mon avocat a *menti*, et, qui plus est, il a " menti *sciemment* !"

Dame, monsieur le comte, il est bien clair que, si ce pauvre avocat a *menti* (ce que nous avons bien de la peine à croire !) il n'a pu mentir que *sciemment*. Sans cela, son *mensonge* ne serait pas un mensonge : ce ne serait qu'une *erreur*.

Le mot " mentir " signifie : affirmer comme vrai ce qu'on sait être faux.

Par conséquent, lorsqu'on ignore que ce qu'on affirme est faux ou inexact, on ne *ment* pas ; on se *trompe*, tout simplement.

" Mentir sciemment " est donc une redondance, un pléonasme dont il faut d'autant plus se défier que l'emploi en est assez naturel et très-fréquent.

\* \*

Le comte de B... dit ensuite, à propos d'une querelle qu'il avait eue, la veille, avec un grincheux bien connu :

— Il m'agaçait tellement que j'ai fini par l'envoyer *promener* !

Pardon, monsieur le comte ; mais vous l'avez envoyé *promener*... qui ? quoi ?

Vous l'avez envoyé promener sa femme, ses enfants, sa belle-mère, sa tante Aglaé !

Vous l'avez envoyé promener ses chiens, sa joie, ses rêveries !...

Car " promener " est un verbe actif.

Si donc vous voulez dire, en parlant d'un gêneur : " J'ai envoyé *lui* promener..." il faut dire : " Je l'ai envoyé *se* promener."

Sans cela, ce serait comme si vous disiez dans d'autres cas :

" Je l'ai envoyé *amuser*..." pour : " Je l'ai envoyé *s'amuser*."

" Je l'ai envoyé *habiller*..." pour : " Je l'ai envoyé *s'habiller*," etc.

### PÉKIN ET L'INTÉRIEUR DE LA CHINE

Par le comte Julien de Rochechouart

(1 volume chez Plon)

Voici un des livres les plus curieux qui aient été écrits sur la Chine. Il est formé d'un recueil d'observations faites avec autant de simplicité que de vérité. Sous une forme qui n'a pas de prétentions à l'humour quand même, M. le comte Julien de Rochechouart raconte avec une grâce infinie des détails bien singuliers sur la vie intime de ce peuple encore si mystérieux.

L'auteur a été pendant une dizaine d'années attaché comme premier secrétaire et comme chargé d'affaires à la mission française en Chine. Il a vu là des choses que lui seul pouvait voir et bien voir.

Voici par exemple un léger croquis de Pékin :

La meilleure manière de circuler dans Pékin, c'est à cheval, en ayant soin d'avoir un domestique devant pour faire place, et un autre derrière qui empêche qu'on jette des cailloux : nous avons aussi l'habitude de nous faire suivre par deux ou trois lévriers qui nous débarrassaient des chiens errants. Toutefois, pourvu qu'on ait assez d'empire sur soi pour ne jamais témoigner qu'on a compris les injures des passants, il n'y a aucun danger réel à circuler dans la ville, même dans les quartiers les plus éloignés, et l'on assiste, chemin faisant, à des détails de mœurs très-amusants. Tout promeneur, doué d'un peu d'esprit d'observation, est friand de ces expéditions ; mais, dans les commencements surtout, le jugement qu'il porte des Chinois n'est pas à leur avantage. Les cuisines en plein vent lui donnent des nausées, les passants l'infestent de leur parfum à Pail. Les magasins l'intéressent peu, car les objets de prix ne sont jamais à la montre, afin d'échapper à la convoitise des mandarins et surtout de leurs domestiques ; mais il assistera à des scènes populaires étonnantes ; il sera poursuivi par les demandes d'une pauvre femme déguenillée, mais coiffée avec soin et portant une fleur dans ses cheveux. Il examinera les bateleurs, les charlatans, les médecins en plein air, et ne pourra s'empêcher de sourire à la vue de groupes humains stationnant sur le pas des portes.

Mais poursuivons notre promenade. Quel est ce bruit, et d'où vient cette procession de ramoneurs coiffés d'une calotte de feutre noir, ornée d'une aigrette rouge ? — C'est un mariage ou un enterrement ; le même personnel sort à ces deux cérémonies, et l'on ne peut distinguer l'un de l'autre avant d'avoir vu la chaise à porteurs rouge, décorée de petits morceaux de cristal, servant à la mariée, ou le catafalque ambulatoire, porté par seize hommes, contenant le cercueil, recouvert d'un drap mortuaire en satin violet, brodé de dragons d'or et d'argent.

La procession est la même dans les deux cas ; les musiques jouent les mêmes airs, et les bouffons débitent les mêmes torches. Pour les enterrements de première classe, il y a des détails intéressants à noter ; d'abord ce fait, que le Chinois considère comme un sacrilège de faire quitter la position horizontale au cercueil. De là des prodiges d'équilibre dans les montées et les descentes : pour faciliter le travail des porteurs, les gens riches font faire des ponts sur le moindre ravin, et lors de l'enterrement du dernier empereur, on a fait de Pékin à la sépulture impériale, c'est-à-dire sur un trajet d'une cinquantaine de lieues, une route à travers champs, évitant la moindre inégalité de terrain.

Sitôt qu'un Chinois meurt, la famille se transporte sur la place publique la plus voisine, et là, au milieu des larmes et des

gémissements, des prêtres bouddhistes allument un grand feu et brûlent, tout en récitant leurs prières, des maisons, des chevaux, des femmes, des enfants en papier ; puis on met le cadavre dans un énorme cercueil, aussi épais et aussi massif que possible, que l'on achève de remplir avec de la poudre de chaux vive. Cette opération terminée, la fête commence dans la cour, transformée en hangar, grâce à une couverture en paille ; on banquette et on joue la comédie pendant des semaines, chacun des invités payant sa part du festin plus ou moins généreusement, suivant sa richesse et son degré de parenté avec le défunt. Les enfants, les veuves, les domestiques prennent le deuil, qui, en Chine, consiste en une robe de cotonnade blanche, grossière, que l'on ne doit quitter ni le jour ni la nuit. On cesse de se raser la tête, et l'on s'abstient de toute ablution, jusqu'au jour de l'enterrement, pour lequel on déploie tout le luxe dont on est susceptible. Il arrive même que des familles sont absolument ruinées par les dépenses de ces funérailles.

Les pompes funèbres louent une famille désolée, la femme s'arrache les cheveux et les replace à la hâte pour pouvoir les arracher de nouveau, quelques pas plus loin. Des enfants sont tellement accablés par la douleur qu'on doit les soutenir sous les bras pendant toute la durée de la cérémonie ; de temps à autre, l'un d'eux disparaît pour remettre du blanc sur sa figure et boire une tasse de thé, puis il reprend sa place, plus morne et plus abattu que jamais.

Pour quelques sapèques de plus, sa douleur se changera en convulsions, les pleurs s'étoufferont, et l'on sera obligé de tendre par terre un tapis sur lequel il se roulera en poussant des gémissements ; une fois la crise passée, on replie le tapis que l'on déploie quelques pas plus loin. Toutes les dix minutes, un monsieur à l'air funèbre foule le bras dans un sac, en retire une poignée de morceaux de papier qu'il brûle ; ceci a pour but d'annoncer que la violence de la douleur est telle qu'on brûle des billets de banque sans souci de l'avenir. On incendie de la même façon des lingots d'or et d'argent en carton doré ou argenté.

Mais un pareil cortège intercepte la circulation ; garons-nous vite pour ne pas être écrasés, et montons sur la muraille d'enceinte, d'où nous jouirons du spectacle sans être bousculés. C'est un magnifique travail, et, ainsi perchés, on respire un air pur et sain. Cette muraille a réellement très-grand air : la conception de cet ouvrage n'a pas demandé un grand effort d'imagination, mais sa réalisation indique un grand déploiement de force matérielle. Mais voici un détail bien chinois ; n'ayant pas assez de canons pour garnir toutes les embrasures, on a imaginé de peindre sur les volets des meurtrières de gueules de canon, espérant sans doute par ce stratagème effrayer l'ennemi et lui donner le change sur la force réelle des assiégés.

Ce détail peint bien le caractère chinois, mélange d'enfantillage et de ruse. Au demeurant, les ouvertures seraient-elles garnies de vrais canons, que la sécurité de la ville n'en serait pas augmentée. Sans affûts, sans poudre, sans boulets, sans artilleurs, que ferait-on de quelques canons de plus ? Pékin sera toujours à la merci d'une simple brigade de n'importe quelle armée européenne, et le gouvernement chinois est aussi persuadé que moi de cette vérité.

On raconte une anecdote très-drôle sur la reddition de Pékin, en septembre 1860 ; les alliés avaient remporté la victoire de Pa-li-kao ; le palais d'Été avait été brûlé ; l'empereur s'était enfui en Mandchourie, et l'armée était campée à cent mètres de la place. Pour éviter un bombardement inutile, on envoya des parlementaires chargés de sommer Pékin de se rendre. Les gardiens refusèrent énergiquement d'obtempérer à cet ordre, objectant qu'on leur avait défendu d'ouvrir les portes, et que leur désobéissance serait punie de mort ; on discuta longtemps sans pouvoir rien obtenir ; enfin, à bout de patience, on allait donner l'ordre de faire une brèche, lorsqu'un des gardiens dit :